

TIMOTHY SNYDER

Le Prince rouge

LES VIES SECRÈTES
D'UN ARCHIDUC
DE HABSBOURG

Gallimard

Extrait de la publication

La Suite des temps

TIMOTHY SNYDER

LE PRINCE
ROUGE

Les vies secrètes
d'un archiduc de Habsbourg

*Traduit de l'anglais
par Olivier Salvatori*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE RED PRINCE : THE SECRET LIVES
OF A HABSBUrg ARCHDUKE

© 2008 by *Timothy Snyder*.

Published by Basic Books, a member of the Perseus Books Group.

© Éditions Gallimard pour la traduction française, 2013.

*Pour I. K., pour T. H., pour B. E.,
pour ceux qui sont venus avant,
et ceux qui viendront après*

Cette vie-ci — ta vie éternelle !

NIETZSCHE.

PROLOGUE

IL ÉTAIT une fois une ravissante jeune princesse appelée Marie-Christine. Elle vivait dans un château et lisait des livres en commençant par la fin. Puis sont arrivés les nazis, et après eux les communistes. Ce livre raconte l'histoire de sa famille. Il commence lui aussi par la fin.

Une heure avant minuit, le 18 août 1948, un colonel ukrainien gisait sans vie dans une prison soviétique de Kiev. Il avait travaillé comme espion à Vienne, d'abord contre Hitler, pendant la Seconde Guerre mondiale, puis contre Staline, au début de la guerre froide. Il avait réchappé à la Gestapo, pas au contre-espionnage soviétique. Un jour, le colonel ukrainien avait dit à des collègues qu'il sortait déjeuner, mais plus personne ne l'avait revu à Vienne. Il avait été kidnappé par des soldats de l'Armée rouge, transporté par avion en Union soviétique et interrogé au-delà du seuil du supportable. Il mourut à l'hôpital de la prison et fut enterré dans une tombe anonyme.

Le colonel ukrainien avait un frère aîné. Lui aussi était colonel et avait résisté aux nazis. En rétribution de son courage, il avait passé la guerre dans des prisons et des camps allemands. Les sévices de la Gestapo l'avaient laissé à moitié paralysé et borgne. À son retour chez lui, après la guerre, il avait tenté de récupérer le domaine familial. Le frère aîné était polonais, et la propriété se trouvait en Pologne. Elle avait été saisie par les nazis en 1939 puis confisquée par les communistes en 1945. Sachant que cette famille avait des origines germaniques, les tor-

tionnaires nazis avaient voulu lui faire admettre qu'il était de race allemande. Il s'y était obstinément refusé. À présent, le nouveau régime communiste employait le même argument. Il était racialement allemand, disaient-ils, et, à ce titre, n'avait aucun droit sur les terres de la nouvelle Pologne. Ce que les nazis avaient pris, les communistes le garderaient.

Parallèlement, les enfants du colonel polonais avaient peine à s'adapter au nouvel ordre communiste. Sur ses formulaires d'inscription en école de médecine, sa fille devait définir la classe sociale de sa famille. Les options se limitaient à « classe ouvrière », « paysannerie » et « intelligentsia », les catégories standards de la bureaucratie marxiste. Après une longue hésitation, la jeune femme écrivit « Habsbourg ». C'était vrai. La candidate à l'école de médecine était la jeune princesse Marie-Christine de Habsbourg. Son père, le colonel polonais, et son oncle, le colonel ukrainien, étaient tous deux princes de Habsbourg, descendants d'empereurs, membres de la plus grande famille d'Europe.

Son père Albert et son oncle Guillaume étaient nés à la fin du XIX^e siècle et avaient atteint leur majorité dans un âge d'empires. À l'époque, leur famille était toujours à la tête de la monarchie autrichienne, la plus ancienne et la plus glorieuse entre toutes. S'étendant des monts d'Ukraine, au nord, jusqu'aux chaudes eaux de l'Adriatique, au sud, elle embrassait une douzaine de peuples sur lesquels elle régnait sans interruption depuis six cents ans. Le colonel ukrainien et le colonel polonais, Guillaume et Albert, avaient été élevés pour préserver et agrandir l'empire familial dans une ère de nationalismes. Ils devaient devenir des princes polonais et ukrainien loyaux à l'égard de la grande monarchie et subordonnés à l'empereur.

Ce « nationalisme monarchique » était une idée de leur père Étienne. C'est lui qui, délaissant le cosmopolitisme traditionnel de la famille impériale pour se faire polonais, avait espéré devenir régent, ou prince, de Pologne. Albert, le fils aîné, se voulait son fidèle héritier. Guillaume, le cadet et le rebelle, choisit une autre nation, mais les deux fils adoptèrent l'axiome de leur père : si le nationalisme est inéluctable, la destruction des empires, elle, ne l'est pas. Faire un État de chaque nation ne libérerait pas pour autant les minorités nationales. Au

contraire, se figuraient-ils, cela ferait de l'Europe un assemblage sommaire d'États faibles dépendant de plus forts qu'eux pour survivre. Les Européens, croyait Étienne, se porteraient mieux s'ils pouvaient concilier leurs aspirations nationales avec une allégeance supérieure à un empire — en l'occurrence la monarchie des Habsbourg. Dans une Europe imparfaite, celle-ci offrait la meilleure scène possible pour abriter les drames nationaux. Laissons les politiques nationales s'opérer, pensait Étienne, à l'intérieur des doux confins d'un empire tolérant, doté d'une presse libre et d'un Parlement.

La Première Guerre mondiale fut une tragédie pour la branche familiale d'Étienne, comme pour la dynastie elle-même. Durant le cours des hostilités, les ennemis des Habsbourg — Russes, Britanniques, Français et Américains — tournèrent le sentiment national contre la famille impériale. À la fin de la guerre, la monarchie des Habsbourg était démembrée et éviscérée, et le nationalisme régnait sans rival sur l'Europe. La tragédie de la défaite de 1918 fut plus douloureuse encore pour Guillaume, le cadet, l'Ukrainien. Avant guerre, la terre d'Ukraine avait été partagée entre l'Empire des Habsbourg et l'Empire russe. Cela fit ressurgir la question nationale que Guillaume s'était posée pour lui-même. L'Ukraine pouvait-elle être unifiée et rejoindre la monarchie des Habsbourg ? Pouvait-il, lui, régner sur l'Ukraine pour le compte des Habsbourg, comme son père avait rêvé de régner sur la Pologne ? Pendant un temps, il sembla que ce fût possible.

Guillaume devint le Habsbourg ukrainien. Il apprit la langue, commanda des unités ukrainiennes pendant la guerre et s'attacha étroitement à sa nation élue. Une opportunité sembla s'offrir à lui quand la Révolution bolchevique mit à bas l'Empire russe en 1917, ouvrant l'Ukraine à la conquête. Envoyé par l'empereur des Habsbourg dans la steppe ukrainienne en 1918, Guillaume s'efforça de susciter une conscience nationale parmi la paysannerie et d'aider les pauvres à conserver les terres qu'ils avaient prises aux riches. Il devint une légende à travers tout le pays : le Habsbourg qui parlait l'ukrainien, l'archiduc qui aimait le peuple, le « Prince rouge ».

Guillaume de Habsbourg, le Prince rouge, porta l'uniforme d'un officier autrichien, l'apparat de cour d'un archiduc de

Habsbourg, le simple costume d'un Parisien, le collier de l'ordre de la Toison d'or et, de temps à autre, une robe. Il pouvait manier le sabre et le pistolet, comme un gouvernail ou un club de golf ; il s'intéressait aux femmes par nécessité, aux hommes par plaisir. Il parlait l'italien de sa mère, l'allemand de son père, l'anglais de ses amis britanniques de sang royal et l'ukrainien de la terre sur laquelle il espérait régner. Il n'avait rien d'un innocent, mais les innocents fondent-ils des nations ? Toute révolution nationale, comme toute phase d'une relation sexuelle, doit quelque chose à ce qui l'a précédée. Tout père fondateur a fait les cent coups. En matière d'allégeance politique comme de penchant sexuel, Guillaume n'avait honte de rien, et rien à cacher. Il ne lui venait pas à l'esprit que l'on pût lui imposer ses fidélités ou refréner ses désirs. Une telle insouciance dissimule certaines prémices morales. Elle dénie à l'État, fût-ce par la fragrance d'un parfum dans une chambre d'hôtel parisien ou la tache d'encre d'un faussaire sur un passeport autrichien, le pouvoir de définir l'individu.

À ce niveau le plus essentiel, l'attitude de Guillaume envers l'identité n'était pas si différente de celle de son frère Albert. Ce dernier était un bon père de famille, dévoué à la Pologne, le digne fils de leur père. À l'ère du totalitarisme, chacun des deux frères, dans une totale ignorance de ce que faisait l'autre, se conduisit sensiblement de la même manière. Tous deux savaient que la nationalité était sujette à changement, mais refusaient d'opérer ces changements sous la menace. Albert nia devant ses tortionnaires nazis qu'il était allemand. Bien que sa famille eût régné sur les terres allemandes durant des siècles, il rejetait l'idée nazie de race, selon laquelle l'origine définit la nation. Il avait choisi la Pologne. Guillaume avait pris de grands risques en espionnant l'Union soviétique dans l'espoir que les puissances occidentales protégeraient l'Ukraine. Durant ses mois d'interrogatoires par la police secrète soviétique, il choisit de parler l'ukrainien. Aucun des deux frères ne se remit des traitements que leur infligèrent les pouvoirs totalitaires, non plus d'ailleurs que l'Europe qu'ils incarnaient. Pour les nazis comme pour les Soviétiques, la nation exprimait des réalités immuables situées dans le passé, non une volonté humaine dans le présent. Parce qu'ils exercèrent leur domination sur une si grande partie de l'Europe et d'une façon si brutale, cette idée de race est res-

tée parmi nous — main de zombie de l'histoire telle qu'elle n'est pas advenue.

Ces Habsbourg avaient une notion plus vivante de l'histoire. Les dynasties sont éternelles, et rares sont celles à croire qu'elles ne méritent pas de l'être. Staline a gouverné un quart de siècle ; Hitler seulement huit ans. Les Habsbourg ont régné pendant des centaines d'années. Étienne et ses fils, Albert et Guillaume, enfants du XIX^e siècle, n'avaient aucune raison de croire que le XX^e siècle serait le dernier de leur famille. Qu'était le nationalisme après tout pour une famille d'empereurs romains germaniques qui avait survécu à la destruction du Saint Empire, une famille de souverains catholiques qui avait survécu à la Réforme, une famille de conservateurs dynastiques qui avait survécu à la Révolution française et aux guerres napoléoniennes ? Dans les années qui avaient précédé la Première Guerre mondiale, les Habsbourg s'étaient adaptés aux idées nouvelles, mais plutôt comme un marin change d'amure quand souffle une brise inattendue. Le voyage continuait, mais sur une route légèrement différente. Quand Étienne et ses fils mirent en marche la nation, ce ne fut pas par sens d'une nécessité historique, par prémonition que les nations devaient venir et vaincre, que les empires devaient vaciller et s'effondrer. Ils pensaient que la liberté pour la Pologne et pour l'Ukraine pouvait se concilier avec l'expansion du règne des Habsbourg en Europe. Ils concevaient le temps comme une éternelle possibilité, et la vie comme une suite de moments emplis de halos de gloire naissants, telle une goutte de rosée attendant la caresse du soleil pour déployer son spectre de couleurs.

Est-il important que la goutte de rosée finisse sous la semelle noire d'une botte ? Ces Habsbourg perdirent leurs guerres et échouèrent à libérer leurs nations de leur vivant ; ils furent, comme ces mêmes nations qu'ils s'étaient choisis, vaincus par les nazis et les bolcheviks. Mais les régimes totalitaires qui les avaient jugés et condamnés passèrent eux aussi. Les horreurs des systèmes nazi et communiste empêchent de considérer l'histoire du XX^e siècle comme une marche en avant vers un plus grand bien. Pour une raison similaire, il est difficile de voir dans la chute des Habsbourg en 1918 le prélude d'une ère de libération. Comment dès lors parler de l'histoire contemporaine de l'Europe ? Peut-être ces Habsbourg, avec leur lassitude de

l'éternité et leur vision optimiste de la couleur du temps, ont-ils quelque chose à nous offrir. Après tout, chaque instant du passé ne contient-il pas en puissance ce qui ne s'est pas produit et qui ne se produira sans doute jamais, comme une monarchie ukrainienne ou une restauration des Habsbourg ? Il contient aussi ce qui semblait impossible et s'est avéré possible, comme un État ukrainien unifié ou une Pologne libre dans une Europe unie. Et si c'est vrai de ces instants du passé, ça l'est aussi du moment présent.

Aujourd'hui, après un long exil, Marie-Christine vit à nouveau dans le château de sa jeunesse, en Pologne. La cause polonaise de son père a été gagnée. Même le rêve exotique d'une Ukraine indépendante de son oncle s'est réalisé. La Pologne a rejoint l'Union européenne. Les démocrates ukrainiens, lorsqu'ils manifestent pour des élections libres dans leur pays, arborent le drapeau européen. L'idée de son grand-père que le patriotisme peut se concilier avec une loyauté européenne supérieure semble étrangement visionnaire.

En cette année 2008, Marie-Christine est assise dans le château de son grand-père et raconte des histoires en commençant par la fin. Celle de son oncle Guillaume, le Prince rouge, elle l'ignore, ou ne la raconte pas. Elle s'achève par une mort, à Kiev, en 1948. Elle commence, avant sa naissance à elle, par la rébellion de Guillaume contre le projet polonais de son grand-père et sa préférence pour l'Ukraine sur la Pologne. Ou, plus tôt encore, par le long règne de François-Joseph de Habsbourg sur un empire multinational qui permit aux Polonais comme aux Ukrainiens de s'imaginer un avenir de libération nationale. François-Joseph était au pouvoir à la naissance d'Étienne, en 1860. Il l'était aussi à celle de Guillaume, en 1895. Il régnait encore quand Étienne décida que sa famille serait polonaise, et il régnait toujours quand Guillaume choisit l'Ukraine. L'histoire pourrait donc commencer un siècle plus tôt, en 1908 : cette année-là, Étienne installait les siens dans un château polonais, Guillaume commençait à rêver d'un royaume national personnel, et François-Joseph célébrait le sixième anniversaire de son règne impérial.

OR



Le rêve de l'empereur

AUCUNE dynastie européenne n'a régné aussi longtemps que les Habsbourg. Et aucun Habsbourg n'a régné aussi longtemps que François-Joseph. Le deuxième jour de décembre 1908, la haute société de son empire se réunit à l'opéra de la Cour, à Vienne, pour célébrer le soixantième anniversaire de son règne. Nobles et princes, officiers et officiels, évêques et hommes politiques vinrent fêter la longévité d'un homme qui les gouvernait par la grâce de Dieu. L'endroit, un temps dédié à la musique, était aussi un temple de l'intemporalité. Comme les autres grands édifices construits à Vienne sous François-Joseph, l'opéra de la Cour avait adopté le style historique, sur le modèle de la Renaissance, quoiqu'elle fit face à la plus belle des avenues européennes modernes. C'était un des joyaux du Ring, le boulevard annulaire percé sous François-Joseph pour délimiter la ville intérieure. À cette époque, comme aujourd'hui, les humbles comme les grands pouvaient grimper sur un tramway et faire le tour du Ring, sans fin, un ticket pour l'éternité à la main.

Les célébrations de l'empereur avaient commencé la veille au soir. Les Viennois, autour du Ring comme de la ville, allumèrent une bougie à leur fenêtre, diffusant dans la nuit une lueur mordorée. Cette coutume, apparue dans la capitale impériale soixante ans auparavant, lors de l'avènement de François-Joseph au beau milieu d'une révolution et d'une guerre, s'était répandue dans l'empire tout au long de son règne. Non seulement Vienne, mais Prague, Cracovie, Lviv, Trieste, Salzbourg, Innsbruck, Ljubljana, Maribor, Brno, Tchernivtsi, Budapest,

Sarajevo et d'innombrables autres cités, villes et villages d'Europe centrale et orientale rendirent hommage à l'empereur et lui témoignèrent leur dévotion. Après six décennies, François-Joseph était le seul gouvernant que la vaste majorité de ses millions de sujets — Allemands, Polonais, Ukrainiens, Juifs, Tchèques, Croates, Slovènes, Slovaques, Hongrois, Roumains — eussent jamais connu. Et pourtant, à Vienne, la lueur mordorée n'avait rien de nostalgique. Au cœur même de la capitale, les quelques milliers de chandelles vacillantes étaient éclipsées par des millions d'ampoules électriques. Tous les grands édifices du Ring étaient illuminés. Squares et carrefours étaient décorés d'immenses étoiles électriques. Le palais de l'empereur lui-même, la *Hofburg*, était inondé de lumière. Plus d'un million de personnes vinrent assister au spectacle.

Le matin du 2 décembre, à la *Hofburg*, sur le Ring, l'empereur François-Joseph reçut les hommages des archiducs et des archiduchesses : princes et princesses de sang, héritiers comme lui des empereurs du passé. Quoique possédant pour la plupart des palais à Vienne même, ils venaient de toutes les parties de l'empire, des havres où ils se protégeaient de la vie de cour, comme des sièges où s'alimentaient leurs ambitions. L'archiduc Étienne, par exemple, possédait deux palais dans le Sud, sur les bords de l'Adriatique, et deux châteaux dans le Nord, dans une vallée de Galicie. Lui et sa femme Marie-Thérèse emmenèrent leurs six enfants à la *Hofburg* ce matin-là, pour présenter leurs respects à l'empereur. Leur plus jeune fils, Willy¹, treize ans, était juste assez âgé, selon l'étiquette de la cour, pour être du voyage. Élevé sur les bords d'une mer d'azur, Willy se trouvait à présent enveloppé dans les reflets dorés de la puissance et de la longévité de sa famille. Ce fut une des rares occasions où il put voir son père Étienne en habit de grand appareil. Il portait autour du cou le collier de l'ordre de la Toison d'or, l'emblème de la plus noble des sociétés chevaleresques. Willy semblait avoir maintenu une certaine distance avec la grandeur. S'il profita bien de l'opportunité d'inspecter le trésor impérial, où étaient gardés trônes et bijoux, il se souvint du maître de cérémonie comme d'un coq d'or.

Dans la soirée, à l'opéra de la Cour, l'empereur et l'archiduc se rencontrèrent à nouveau, cette fois devant un public. À 6 heures,

1. Diminutif allemand de Wilhelm, en français Guillaume. (*N.d.T.*)

les autres convives étaient arrivés et avaient pris place. Juste avant 7 heures, les archiducs et les archiduchesses, incluant Étienne, Marie-Thérèse et leurs enfants, attendaient le signal. Au moment voulu, ils firent leur grande entrée dans la salle et gagnèrent leurs loges. Étienne, Willy et le reste de la famille prirent place dans une loge du côté gauche et restèrent debout. Alors seulement fit son apparition l'empereur François-Joseph, un homme de soixante-dix-huit ans d'âge et six décennies de pouvoir, voûté, mais fort, arborant d'imposants favoris et une expression impénétrable. Il reçut les applaudissements des tribunes, debout, sans bouger. François-Joseph était réputé pour cette façon de se tenir lors de toutes ses obligations, qu'il rendait brèves pour cette raison. Il était aussi connu pour son endurance : il avait survécu aux morts violentes de son frère, de sa femme et de son fils unique. Il survivait aux gens, il survivait aux générations, il semblait capable de survivre au temps lui-même. Pourtant, à présent, à 7 heures pile, il s'assit, et chacun put en faire autant. Une autre représentation pouvait commencer.

Quand le rideau se leva, l'attention de l'assistance se déplaça de l'empereur du présent à un empereur du passé. *Le Rêve de l'empereur*, une pièce en trois actes écrite spécialement pour le jubilé de François-Joseph, avait pour héros le tout premier empereur des Habsbourg, Rodolphe. Le public reconnut en lui celui qui, au XIII^e siècle, avait fait de la famille la dynastie régnante qu'elle ne cessa plus jamais d'être. Il était le premier des Habsbourg à avoir été élu saint empereur romain par les autres princes électeurs en 1273. Bien que ce titre n'eût qu'un pouvoir limité dans une Europe médiévale constituée de centaines de souverainetés plus ou moins importantes, son détenteur revendiquait l'héritage du défunt Empire romain tout en prenant la tête de toute la chrétienté. C'était aussi Rodolphe qui avait arraché par la guerre les terres d'Autriche des mains du redoutable roi de Bohême Ottokar, en 1278. Elles constituèrent le cœur d'un domaine héréditaire que Rodolphe transmettrait à ses fils, et eux à tous les Habsbourg à venir jusqu'à François-Joseph lui-même.

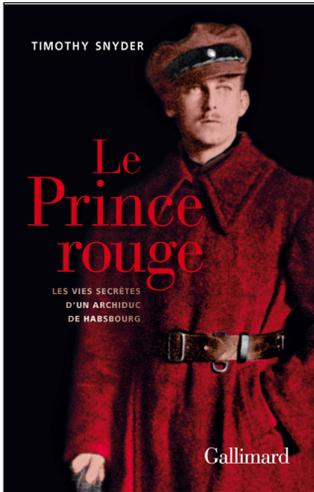
Sur scène, l'empereur Rodolphe commence par s'inquiéter à haute voix du destin de ces terres autrichiennes. Ses conquêtes accomplies, il tourne son attention vers le Futur. Qu'advient-il des territoires qu'il léguera à ses fils ? Ces derniers seront-ils

des épigones de valeur ? Et qu'en sera-t-il des Habsbourg suivants ? Rodolphe, un personnage d'une taille gigantesque, maigre et plutôt cruel dans la vie, était interprété par un acteur de petite taille, dodu et attachant. Cet homme au comportement brutal devient sur scène un type séduisant qui a juste besoin de faire une sieste : il s'endort sur son trône. Un esprit du Futur fait son apparition derrière lui et évoque les triomphes de la maison des Habsbourg au cours des siècles à venir. Au son d'une musique douce, Rodolphe demande au Futur de lui servir de guide. Le Futur lui présente alors cinq tableaux oniriques destinés à le rassurer sur le fait que ce qu'il a gagné sera révééré et préservé¹.

Le premier tableau montre un pacte de mariage conclu entre deux grandes maisons royales. En 1515, les Habsbourg avaient misé sur les Jagellon, maîtres de la Pologne et principale famille d'Europe orientale. En concluant une double union, ils jouaient leurs propres domaines contre ceux des Jagellon. Louis Jagellon était roi de Pologne, de Hongrie et de Bohême quand il conduisit ses troupes à l'assaut de l'Empire ottoman à la bataille de Mohács, en 1526. Ses forces furent battues, et il trouva la mort au cours de sa fuite, dans une rivière, sous un cheval. Par suite du pacte de mariage, sa femme était une Habsbourg ; après la mort de Louis, son frère réclama les couronnes de Bohême et de Hongrie. Bohême et Hongrie devinrent des domaines habsbourgeois et ne cessèrent d'être revendiquées comme tels par tous les monarques successifs de l'empire jusqu'à François-Joseph lui-même. Au xv^e siècle, le roi hongrois Mathias Corvin écrivit : « Que d'autres fassent la guerre ! / Toi, heureuse Autriche, tu épouses. / Ce que Mars donne à d'autres, / C'est Vénus qui te l'accorde. » Il faisait référence à l'acquisition de l'Espagne par le mariage d'un Habsbourg avec une fille de sixième rang dans l'ordre de succession et qui avait vu les cinq autres mourir obligeamment. Son propre royaume hongrois ne devait pas tarder à suivre.

1. Le titre original de la pièce est *Des Kaisers Traum. Festspiel in einem Aufzuge*. Pour une présentation du Ring, cf. SCHORSKE, pp. 24-115. Les détails sur les événements de cette journée se trouvent dans Vasyl Vyshyvanyi (surnom ukrainien de Guillaume de Habsbourg), « Memuary », TsDAVO, 1075/4/18a/2 ; *Wiener Abendpost*, 3 décembre 1908, pp. 1-6 ; *Wiener Bilder*, 9 décembre 1908, p. 21 ; THUN-SALM et HOFFMANSTHAL, pp. 187 et 238. Pour d'autres aperçus de la soirée, cf. MAYER, pp. 142-143 ; UNOWSKY, pp. 87-89. Sur d'autres célébrations de 1908, cf. GROSSEGER ; BELLER. [Les références bibliographiques sont regroupées en fin de volume pages 351 et suivantes.]

PROLOGUE	11
OR – <i>Le rêve de l'empereur</i>	17
BLEU – <i>Une enfance à la mer</i>	41
VERT – <i>L'Europe orientale</i>	65
ROUGE – <i>Un prince en armes</i>	93
GRIS – <i>Rois fantoches</i>	119
BLANC – <i>Agent de l'impérialisme</i>	145
LILAS – <i>Gai Paris</i>	179
BRUN – <i>Fascisme aristocratique</i>	219
NOIR – <i>Contre Hitler et Staline</i>	245
ORANGE – <i>Révolutions européennes</i>	283
ÉPILOGUE	319
Terminologie et langues	325
Remerciements	329
<i>Généalogies</i>	331
<i>Profil biographiques</i>	337
<i>Chronologie</i>	347
<i>Bibliographie</i>	351
<i>Index</i>	367
<i>Table des cartes</i>	375



Le Prince rouge
Timothy Snyder

Cette édition électronique du livre
Le Prince rouge de Timothy Snyder
a été réalisée le 28 octobre 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-013972-9 - Numéro d'édition : 248679).
Code Sodis : N54393 - ISBN : 978-2-07-248242-7.
Numéro d'édition : 248681.